

AURÉLIEN BELLANGER

# TÉLÉRÉALITÉ

roman

*nrf*

GALLIMARD

Qui voudrait aujourd'hui être immense sans être vu ?

CHATEAUBRIAND,  
*Vie de Rancé*

Sur des fragments de faïence des danseurs, nymphes, divinités et faunes achèvent, immobiles, leur procession silencieuse : un jeune homme observe un flacon de verre, une jeune fille tend l'oreille, un adonis révèle un secret à des convives attablés, une créature courroucée brise un cratère, un apollon s'ébat dans une citerne, une Moire assise songe à son destin, un éphèbe cueille une sorte de fruit, une déesse s'accroupit, un satyre effectue un pas de danse, un démon apparaît, une vestale est chassée de son temple, une vénus jaillit d'une vasque en plastique.

Un grand bateau gît, penché, à quelques mètres, avec à ses côtés la grosse araignée de mer d'un hélicoptère rouge aux vitres brisées. Des poissons aux yeux désespérés passent de l'un à l'autre et s'aventurent jusque dans les cabines du navire, que les algues atteignent difficilement – une rascasse croise une murène dans une course engloutie, tandis qu'un saint-pierre épineux pénètre dans ce qui fut la bibliothèque du navire.

Des livres, légers comme des méduses et aux pages

devenues transparentes, flottent dans l'eau salée – on dirait presque qu'ils sont vivants.

Nagent ainsi, en essaim, *Confessions d'un babyboomer*, d'Ardisson, le tome deux des *Roucasseries*, un beau livre bleu sur Jean-Christophe Averty, *Ta mère la totale* d'Arthur, *Les secrets du millionnaire* de Philippe Risoli, *Elle m'appelait Miette* de Loana, *Télé-réalités* de Bernard Montiel et un livre collectif d'hommages à Patrick Lepape.

Le petit livre rouge *Sur la télévision* de Bourdieu nage en solitaire, comme *La société du spectacle* de Debord, *La galaxie Gutenberg* de McLuhan et un livre annoté de Teilhard de Chardin sur la noosphère. Une édition originale de la *Vie de Rancé* passe au-dessus d'un banc compact qui rassemble les chroniques sur la télévision de Mauriac, de Berl et de Daney, ainsi qu'un tome dépareillé du journal de Pascal Sevran : *Le privilège des jonquilles*. Un peu plus loin évoluent également *Ce que je crois* de Maurice Clavel, *La télé rend fou... mais je m'soigne* de Bruno Masure, *Mon tour de vérité* de Patrick Sabatier, *Mon best of* de Laurent Ruquier, *Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?* de Michel Drucker – qui laisse apparaître, sur sa page de garde, une dédicace : « à Sébastien, le meilleur d'entre nous ».

Dans une cabine plus petite, enfin, s'enchevêtrent les pages de deux livres pour enfants : un *Super Picsou géant* à la couverture dorée et une vie de saint François en bande dessinée.

# 1

C'est un nom connu dans toute la vallée, et un peu au-delà jusqu'à l'enclave des papes. *Bitereau*. Un nom qui passe, en lettres bleues, sur les routes droites de la plaine, et qui remonte, en lacet, jusqu'aux hameaux les plus reculés, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, quand une urgence survient : le robinet d'un radiateur qui saute soudain, et qui manque de faire mourir de peur, un jour de neige où tous les cols sont fermés, l'ancienne institutrice qui vit seule sous la corniche d'Autanne, la cave inondée d'une maison neuve dans les faubourgs de Valréas, les toilettes bouchées d'un hôtel à Nyons, l'évacuation en plein hiver de l'école de Rémuzat, dont la chaudière vient de lâcher. La fourgonnette du plombier-chauffagiste a sillonné toutes les routes des Baronnies, et le nom de Bitereau, grâce à ses calendriers publicitaires, est sur tous les frigos de la haute vallée de l'Ouvèze. Le nom de Bitereau est parvenu jusqu'au collège de Buis-les-Baronnies : on a vu le véhicule utilitaire du plombier se garer devant l'établissement, et son fils l'apprendra bientôt à ses dépens : Sébastien bite-en-trop, c'était inévitable. Mais même si

ses camarades avaient été plus délicats, la honte l'aurait de toute façon accompagné, pendant les vingt-trois kilomètres du trajet qui sépare sa maison de Montauban-sur-l'Ouvèze du collège Henri-Barbusse, une honte liée à ces panonceaux publicitaires à son nom que son père demandait depuis peu à ses clients d'installer, partout où il était intervenu, en échange d'une remise de 10 % – la mode en venait de Valence, et son père avait su adapter cet outil marketing aux confins les plus reculés du département de la Drôme ; les affaires de son père, vues du car scolaire, étaient fatalement florissantes. Sébastien sentait d'autant plus le ridicule de son nom, et de la profession de son père, que commençaient aussi à se multiplier les panonceaux d'un rival plus prestigieux, ceux du père de l'un de ses camarades, Sylvain Léchat, un installateur de piscines, dont les bassins en résine, surmontés de leurs auréoles en escaliers concentriques, se dressaient fièrement, sur la route de Carpentras. Léchat : il y aurait eu pourtant d'excellentes blagues à faire, se disait le jeune Sébastien Bitereau, amer. Mais comme Sylvain était son meilleur ami, il s'en abstenait. De même qu'il refusait d'associer Nathalie, la fille dont ils étaient tous les deux amoureux, à la prosaïque profession de son père, qui régnait sur les marchés émergents des portails automatiques et des volets roulants.

Les piscines à degrés arrondis et les portails automatiques commandés par visiophone : c'était la première idée que Sébastien se ferait du luxe. Aucun des habitants de Montauban-sur-l'Ouvèze n'était encore équipé de cette technologie. Et on était déjà trop haut pour que l'installation de piscines soit raisonnable : il nei-

geait, là-bas, tous les hivers, et la route finissait par se perdre dans les lacets verglacés d'un col qui culminait à plus de mille trois cents mètres – le Tour de France l'avait emprunté quatre fois, et sans la confirmation télévisée de cet événement, Sébastien aurait pu croire qu'il avait grandi dans une impasse. Avec son toit aplati et son balcon en fer forgé qui faisait le tour du premier étage, la maison familiale évoquait d'ailleurs un chalet, effet accentué par le lambrissage des plafonds des chambres et l'énorme cheminée en pierre du salon, traversée par les mystérieux conduits d'un dispositif expérimental de chauffage par le sol – une lubie du père, qui avait rêvé d'en équiper toute la vallée, voire le département, si le chauffage au bois n'avait pas connu un inexorable déclin depuis qu'on préférait faire remonter la chaleur de la centrale nucléaire du Tricastin, plutôt que de continuer à la faire descendre des dernières forêts de la corniche.

Les convecteurs électriques remplacent les radiateurs en fonte à toute vitesse, et le père de Sébastien, alors que celui-ci est maintenant scolarisé au lycée de Nyons, est de moins en moins chauffagiste, de plus en plus plombier. Un sèche-serviettes électrique, longtemps repoussé, a même fini par être installé dans la salle de bains, tandis que les conduites d'eau anormalement complexes du système paternel dessinent au plafond des coudes qui rendent l'adolescent un peu mélancolique.

Est-ce par là qu'il entend un jour, événement rarissime, son père et sa mère se disputer dans la cuisine au sujet d'une vaste arnaque ? Le père de Sébastien a des-

siné les plans du système de chauffage d'un spectaculaire projet de vivarium, alimenté par les eaux de la centrale, et destiné à accueillir des crocodiles tropicaux – une sorte de terraformation du Rhône en Nil, de rétrocession de l'île du Tricastin aux fantômes touristiques de Philae. Il a hélas également investi toutes les économies du ménage dans le projet, dont il s'est vu, comme d'autres artisans et petits entrepreneurs de la Drôme provençale, l'un des heureux actionnaires, avant que son promoteur, un escroc néerlandais, ne disparaisse sans laisser de traces.

Ainsi Sébastien n'ira jamais en scooter au lycée : six kilomètres de vélo jusqu'à Saint-Auban, à l'entrée de la vallée, puis une heure de car, le matin comme le soir. Sébastien part trop tôt pour les émissions du matin, rentre trop tard pour les émissions du soir : il ne connaît ni *Arnold et Willy*, ni le *Club Dorothée*, ni *Punky Brewster*, ni *Les chevaliers du Zodiaque*. Tout juste parvient-il à rattraper tard dans la soirée *Les dossiers de l'écran*, *Droit de réponse* et *Lunettes noires pour nuits blanches*. La Cinq et M6 lui demeurent interdites : on ne capte, du fond de la vallée, que les trois premières chaînes. Et Sébastien maudit les montagnes qui forment, après le balcon de fer forgé de la maison, comme une seconde cage de Faraday autour du téléviseur Brandt familial, un objet un peu globuleux, habillé de faux bois, qu'il regarde à moins d'un mètre, le volume laissé au minimum ne couvrant pas tout à fait le bruit des prières de sa mère qui adore son dieu comme lui regarde la télévision, en cachette, pour ne pas avoir à endurer les moqueries de son mari.

Parfois Sébastien pense à la grande croix, tout là-haut sur la corniche montagnaise, et regrette qu'elle ne soit

pas un puissant émetteur, comme celui qu'il avait découvert, en randonnant avec sa classe au-dessus de Dieulefit, tout au bout du chemin qui longeait la falaise : la dernière structure avant le vide.

Il connaît en attendant par cœur la grille des programmes du *Télé 7 jours*, dont le tabac-presse de Saint-Auban lui laisse récupérer les exemplaires périmés, qu'il lit dans le car.

Sébastien est aussi entré, un jour, dans la petite boutique du réparateur de télévisions, fasciné par sa pâle enseigne lumineuse Philips, en forme de blason, traversée par une sorte de Voie lactée sur laquelle brillaient quatre étoiles – une image que Sébastien avait longtemps associée à l'idée de la ville, à l'idée de nuit blanche. Cela sentait le tabac froid et l'étain chauffé. L'homme, assis à son établi, lui avait fait signe de s'approcher. Il avait une grande barbe et remplaçait, comme s'il avait une à une retiré les abeilles des rayons d'une ruche, les condensateurs sur la plaque perforée d'un téléviseur – Sébastien s'était demandé si elle devait son aspect caramélisé à la fumée de sa pipe, qui avait également coloré en jaune la partie de sa barbe située autour de sa bouche.

— Tu vois, lui avait-il expliqué, les électrons sortent de là. La grosse bobine, ici (il avait désigné un enchevêtrement incroyablement serré de fils de cuivre), les concentre en un mince filet. Un peu comme tu presserais une orange.

L'homme avait de grosses mains, et un fort accent provençal. Sébastien avait cependant été impressionné par la précision de ses gestes et de ses explications.

— Ici et là, à l'intérieur, des plaques parallèles dévient le

flux d'électrons pour qu'il passe par tous les endroits de l'écran. Comme une pincée de sel qu'elles viendraient minutieusement saupoudrer sur toute la surface d'une assiette. L'assiette, c'est ça, l'extrémité aplatie du tube cathodique. C'est recouvert de phosphore, qui s'illumine quand les électrons invisibles viennent le frapper. Rien de sorcier là-dessous.

Et il avait désigné, avec un sourire, la collection de tubes cathodiques de toutes les formes alignée sur une étagère derrière lui comme les cornues ou les dames-jeannes d'un vieux laboratoire.

— Voilà, tu sais tout.

Sébastien est-il pour autant « un enfant de la télévision », comme l'avait étrangement formulé son professeur de français, provocateur, dans son dernier sujet de rédaction ? Les bons élèves étaient tombés dans le piège, ils avaient dit qu'ils détestaient la télé, et qu'ils préféreraient lire un bon roman à la place : *L'herbe bleue*, *E = MC<sup>2</sup>*, *mon amour*, *Des cornichons au chocolat*. Sébastien, lui, y était allé au bluff, expliquant que ses premiers souvenirs du monde étaient télévisuels : l'air de flûte de *Bonne nuit les petits*, c'était le premier son qu'il avait entendu ; le costume orange de Casimir, c'était la première forme qu'il avait discernée, l'équivalent télévisuel des taches orangées que les fœtus font apparaître sur leurs rétines avec leurs poings ; le premier sentiment qu'il avait éprouvé, enfin, c'était la terreur, devant le téléphone à visage humain de *Téléchat*. Il avait eu 17, et cela avait été de loin la meilleure note de toute sa scolarité.

Malgré cet éphémère triomphe dans une matière

noble, Sébastien préparait déjà, pour l'année suivante, son virage vers la section gestion, vers ce bac G dont il avait entendu dire que c'était le plus facile et qu'il obtint en effet avec mention l'année même où Michel Sardou devait cruellement s'en prendre à celui-ci : « Un bac à bon marché / Dans un lycée poubelle / L'ouverture habituelle / Des horizons bouchés. »

La découverte du « Plan comptable général » et de son fascicule dépliant, compagnon essentiel des lycéens de la section gestion, serait pourtant un émerveillement. Le monde entier, chaotique comme un pierrier rocheux, rentrait soudain dans les plis malléables du petit instrument en papier : les montagnes (*compte 2114I, carrières*) comme les usines (*compte 213II, ensembles immobiliers industriels*), les petits troupeaux de la vallée (*compte 2185, cheptel*) comme les grands barrages sur le Rhône (*compte 21384, barrages*)... Sébastien avait appris à lire le paysage et il révisait sans effort, dans le bus, les noms secrets des choses. Et même l'air qui les enveloppait, il pouvait presque le nommer, en respirant dans les montées les gaz d'échappement du moteur diesel durement éprouvé : *322I, combustibles ; 358II, émanations immatérielles* – cette dernière catégorie, il l'avait inventée, en ramifiant un peu plus celle des déchets, car le système était perfectible, ce qui participait encore de sa perfection.

Sébastien avait instinctivement compris le sens de tout cela. La différence entre le capital, impérial, et les immobilisations, toujours un peu regrettables, le caractère secondaire, banalisé, des charges sociales, auquel les employés étaient en général obstinément attachés,

sans réussir jamais à discerner le dessin général, la forme complète de l'entreprise telle qu'il la voyait lui, dépliée sous ses yeux, avec ses sources secrètes de liquidité, avec les enivrants aplombs de ses en-cours, les dangereuses pyramides de ses stocks. Il était tellement plus à l'aise, là-bas, dans ces rectangles colorés, dans le jeu de l'oie de la faillite évitée de justesse, des emprunts renégociés au dernier moment, de la formation brute de capital fixe, sculptée à même le temps, que dans son inutile vallée des pré-Alpes drômoises – comme si l'énorme chaîne de montage avait besoin du médiocre contreventement de la haute vallée de l'Ouvèze, comme si le mistral avait besoin d'aller inutilement se perdre aux branches des derniers oliviers sauvages qui poussaient encore là-bas, à plus de cent kilomètres de la mer. Le paysage qu'il contemplait là, et dans lequel il commençait à se projeter, était bien moins abstrait, moins mesquin que le cirque montagneux qui l'encerclait.

Quelles que soient les choses que les hommes pourraient inventer, le plan comptable général était là, à leur service : un livre aux pages toujours ouvertes, et dont ils étaient les héros. Tout possédait un sens et une nomenclature, tout s'harmonisait, à la fin, si on avait bien rangé les choses, dans un récit unique, joyeux, infalsifiable. Les outils mal rangés de son père dans l'atelier (2155, *outillage industriel*), les vieux bidets désinstallés, inutilement gardés (3971, *dépréciations des stocks de marchandises*), dans lesquels il entreposait en vrac des joints de toutes les tailles et des rouleaux de filasse (3223, *fournitures d'atelier et d'usine*) : tout cela composait un monde, un monde à ce point complet qu'il possédait

même des catégories attribuées à l'énigme du mal (*416, clients douteux ou litigieux*), comme à l'impôt tentaculaire – dont il était du devoir du comptable, pressentait Sébastien, de protéger son futur client. Son père, en des temps plus fastes, avait d'ailleurs scellé un petit coffre dans le placard de son bureau. Mais même cela, son comptable était en droit de le savoir – *5314, caisse en devise concrète* –, quand le fisc devait se contenter des boîtes à archives, stockées dans le grenier du garage, largement moisies et remplies des factures que la loi exigeait qu'on conserve dix ans ou vingt ans.

Sébastien avait eu l'impression de profaner une sépulture, de disséquer un cadavre – le cadavre décomposé de la petite entreprise familiale – la première fois qu'il était monté là-bas, avec une lampe de poche.

[...]